

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Étrangers dans la ville étrangère

Hélène Rioux



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Rioux, H. (1990). Étrangers dans la ville étrangère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 41–44.

Pour commencer, il faudrait situer le décor. La ville serait en Europe, disons, dans un pays où il pleut souvent. J'aimerais bien que ce soit à Prague, c'est un nom qui me plaît, Prague, c'est évocateur, on imagine un dessin au pastel, mais voilà, je ne connais pas Prague, je ne saurais comment la décrire. Même chose pour Nijni-Novgorod, dont la sonorité m'a toujours tant fait rêver. Je pourrais aussi inventer un nom, Edenbad, Marienbourg, broser le paysage en me servant de villes déjà existantes, de lieux où j'ai déjà séjourné.

Mais j'opterai plutôt pour une ville de Belgique, je dirai que de l'aéroport on s'y rend par le train, Ostende, disons. Au bord de la mer du Nord avec du vent, des vagues grises léchant les abords de la promenade, des vagues grises grondant, ces chevaux de la mer, comme on dit, fracassant leurs crinières, des canaux comme à Venise mais sans gondoliers ni mandolines, des casinos déserts, et de petits salons de thé où l'on vous sert votre croissant dans de la porcelaine rose sur une nappe damassée.

Ce n'est pas Ostende, c'est simplement une ville qui lui ressemble. Cela dit, je ne suis jamais allée à Ostende non plus. J'en ai une image, recueillie par bribes dans les chansons, les vieux films et les souvenirs de voyages. Ceux des autres, évidemment. J'assemble le tout comme pour un puzzle, ici la devanture d'une boutique, là un bout de vitrail, d'auvent rayé, le volant d'un rideau. Mais cette ville pourrait aussi se trouver en Bavière, en Hollande. Je me souviens, par exemple, d'avoir beaucoup aimé Otterlo, ses maisons blanches. C'est drôle, ce que nous restitue la mémoire. À Otterlo, j'en jurerais, toutes les maisons sont blanches. Nous y avons passé la nuit, il y a longtemps, après avoir toute la journée contemplé des Van Gogh au musée Kröller-Müller. Le lendemain matin, nous avons déjeuné d'œufs durs, de fromage et de pain noir avec toute la famille chez qui nous avons dormi. À ma grande honte, je me souviens davantage du déjeuner que des toiles du maître.

Dans mon dictionnaire, on dit qu'Otterlo n'est pas une ville mais une section de la commune d'Ede. Et pourtant, j'aurais juré que c'était une ville. Petite avec des maisons blanches.

Dans la ville dont je parle, la ville de cette histoire, il y a un Conservatoire de musique. Très célèbre, très couru. De partout au monde on vient pour étudier. Quand on sort du Conservatoire de cette ville, on a son avenir assuré. Qu'il suffise de dire que Marina Krokova y a étudié le violoncelle, que l'illustre Helmut Von Stratenberg y enseigne la direction d'orchestre.

C'est une ville tranquille, douillette même. Ni délinquance, ni H.L.M., ni discothèques. Rien de clinquant. À part le Conservatoire et les promenades sur les ponts, il n'y a pas grand-chose à faire. Il pleut beaucoup. Les dimanches d'été, on donne des concerts au kiosque de musique du parc Érik Satie.

Quelques squares bien entretenus où se dressent des monuments de pierre mouchetés de vert-de-gris, à la mémoire d'un conquérant quelconque, d'un résistant, du soldat inconnu et du fondateur du Conservatoire. Une cathédrale gothique. Un cinéma. Un musée de la marine. Le port.

L'atmosphère est vieillotte. Dans les ruelles tortueuses, de coquettes maisons aux fenêtres ornées de géraniums semblent posées de guingois sur les trottoirs étroits. Plusieurs sont des pensions de famille qui accueillent les musiciens venus de tous les coins du monde pour étudier dans cette ville. Les rues portent toutes des noms de compositeurs. MahlerStrass, BeethovenStrass, HindemithStrass. La population respecte de bonne grâce la longue tradition d'hospitalité à l'égard des futurs virtuoses.

Un peu partout, à la tombée du jour ou le dimanche, on voit déambuler des promeneurs. Étrangers, pour la plupart. Au début, les nouveaux sont souvent seuls. Cette jeune fille, par exemple, assise sur un banc, sur le front de mer. Très jeune, à peine sortie de l'adolescence, si gracile qu'elle en est presque maigre, si pâle qu'on la dirait transparente. Ses grands yeux gris ont une expression inhabituellement sérieuse. Vêtue plutôt sagement d'une jupe de cotonnade à fleurs, d'un chemisier ajouré à travers lequel on devine le contour de seins menus, émouvante évocation. Une chaînette d'or au cou. Pieds nus dans des sandales de cuir. Un peu plus loin, un marcheur aux cheveux sombres, une longue mèche dans l'œil gauche, en jean et col roulé noir, veste de denim qu'il tient sur l'épaule.

Elle vient d'Irlande, lui, d'Italie. Elle étudie les percussions, lui, le piano. Ils se sont déjà croisés dans les corridors du Conser-

vatoire. Pour l'instant, elle est assise face au soleil couchant; lui, il marche lentement, sans but, il flâne.

Quand il parvient à sa hauteur, ils se saluent avec une certaine réserve, un signe de tête quasi imperceptible, un sourire à peine esquissé. Elle a un livre sur les genoux. Il fait encore quelques pas, s'arrête et s'appuie à la balustrade, comme s'il devenait tout à coup urgent de s'arrêter et de regarder la mer, comme si ce désir de s'arrêter pour regarder la mer était devenu irrésistible. Elle ouvre son livre et s'y plonge comme si l'intrigue était si prenante qu'il était tout à fait impossible d'en reporter davantage la lecture. Elle lit mais les mots dansent un peu, la forçant à reprendre sans cesse le même paragraphe sans arriver à en saisir la signification.

Entre ses cils, elle perçoit la silhouette de dos, à quelques pas d'elle, sur la gauche. Parfois, elle lève la tête comme si elle voulait prendre de grandes inspirations d'air salin et voit alors plus clairement le dos impassible. Lui parfois tourne la sienne, le sourcil un peu froncé comme s'il cherchait à distinguer quelque point qui bouge à l'horizon, et son profil, pendant ces brefs instants se dessine, flou contre le fond orangé du ciel. Elle replonge dans sa lecture.

À un moment, il sort un paquet de cigarettes un peu chiffonné de la poche de sa veste; il y cueille une cigarette et, pour l'allumer, se penche, protégeant de sa main la flamme de son briquet. Il fume devant la mer.

Des couples passent, certains se tiennent par la taille, d'autres, plus âgés, avancent à petits pas, menant en laisse un chien aussi vieux qu'eux. Des lambeaux de conversations sont portés par le vent, des sonorités chantantes, sèches ou gutturales.

Elle, la jeune fille, aurait bien envie de se lever et de marcher sur la promenade. Mais elle le perdrait de vue, il la croirait indifférente. Ou, pire encore, il pourrait prendre cela comme une invitation à la suivre. Si elle allait elle aussi s'appuyer à la balustrade pour respirer les embruns, la bruine jaillissant des vagues quand elles se brisent sur la jetée, croirait-il qu'elle lui fait une avance? Elle en a tellement envie. De marcher, je veux dire. Elle est fatiguée d'être assise, elle se sent engourdie, ankylosée; ce banc de fer est si inconfortable. Le seul mugissement des vagues la fait frémir, elle n'en peut plus du désir de les voir.

D'un geste désinvolte, il lance son mégot dans les flots. Elle lit toujours mais le moindre mouvement provenant de la gauche devant elle est dans son champ de vision. C'est ainsi que sans lever les yeux de son livre, elle le voit partir. Son pas est nonchalant, c'est très lentement qu'il s'éloigne. Est-ce une manœuvre pour l'inciter à lui emboîter le pas ? Elle hésite presque.

Après quelques instants, elle se lève et part dans la direction opposée. Rue Villa-Lobos, un salon de thé où elle entre, prend place à une table près de la fenêtre et commande un chocolat. Toujours ce livre lui sert de prétexte. Il est là, ouvert devant elle, on n'a pas encore eu l'occasion d'en déchiffrer le titre. Ce doit être un roman, peut-être la biographie d'un grand compositeur.

Quand, rose et un peu joufflue, comme sortie du tableau d'un maître flamand, la serveuse lui apporte le chocolat fumant surmonté d'une écume de crème fraîche, on entend la jeune fille, avec un fort accent, lui demander de quoi écrire. Dialogue laborieux, la jeune fille mime avec sa main le geste d'écrire, sourire de la serveuse qui vient de comprendre et, quelques instants plus tard, revient avec deux ou trois feuilles de papier blanc et un stylo.

Le chocolat, donc, fume près d'elle. On a l'impression qu'elle n'avait pas vraiment soif — d'ailleurs, le chocolat étanche-t-il la soif ? On a l'impression qu'elle était seulement un peu désœuvrée, vaguement triste, peut-être, de se sentir si étrangère dans cette ville. Elle tient le stylo en l'air, près de sa tempe, elle semble réfléchir à la lettre qu'elle va écrire. Est-ce à son fiancé, sa mère, sa jeune sœur ?

Le pianiste italien passe sur le trottoir, leurs regards s'interceptent à travers la vitre. Oh ! Si seulement il entrait. Vite, elle penche la tête pour griffonner quelques mots, le nom de la ville, la date. Avoir l'air occupée. Mais il s'arrête au kiosque à journaux, prend un air absorbé pour parcourir les titres puis finit par choisir un journal et va s'installer à la terrasse du bistrot d'en face. Plus tard, le serveur lui apporte un bock de bière blonde.

Il lit et elle écrit, chacun de son côté de la rue, deux étrangers dans la ville étrangère, lui qui vient d'Italie et elle d'Irlande. Destinés à se connaître, à devenir peut-être même amants, faire un enfant, qui sait ? Leurs noms seront peut-être un jour réunis sur la pochette d'un disque, l'affiche d'un récital. Ces regards qu'ils se sont jetés n'étant, en somme, que l'amorce de leur aventure. **XYZ**